

## J. BODIN.

---

### SUR LA GUERRE.

Nous devons estimer la république bien heureuse où le roy est obéissant à la loy de Dieu et de nature, les magistrats au roy, les particuliers aux magistrats, les enfants aux pères, les serviteurs aux maîtres, les sujets liez en amitié entr'eux, et tous avec leur prince pour jouir de la douceur de paix et de la vraye tranquillité d'esprit. Or, est-il que la guerre est du tout contraire à ce que j'ay dit, et les hommes guerriers ennemis jurez de cette vie-là. Aussi est-il impossible de voir une république fleurissante en religion, justice, charité, intégrité de vie, et brief, en toutes sciences libérales et arts mécaniques, si les citoyens ne jouissent d'une paix très-haute et assurée, qui toutefois est la ruine des hommes de guerre, desquels on ne sait ny mise<sup>1</sup> ny recette<sup>2</sup>, non plus que de leurs outils, quand on est en bonne paix. Et qui est plus l'ennemy d'un homme paisible que le furieux soldat, du paysan débonnaire que le guerrier sanguinaire, du philosophe que le capitaine, des sages que les fols? Car le plus grand plaisir que reçoivent les hommes de guerre, c'est de fourrager le plat país, voler les paísans, brusler les villages, assiéger, battre, forcer, saccager les villes, massacrer les bons et méchants, jeunes et vieux, tous âges et tous sexes; se laver au sang des meurtris, souiller les choses sacrées, raser les temples, blasphémer le nom de Dieu et fouler aux pieds tout droit divin et humain. Voilà les fruits de la guerre plaisants et agréables aux hommes guerriers, abominables aux gens de bien et détestables devant Dieu. Et n'est besoing d'amplifier de paroles ce qu'on voit effectuer et

1. Emploi. — 2. Profit.

pratiquer en tant de lieux, que la mémoire seule fait dresser les cheveux aux plus asseurez. S'il est ainsi, il faut bien se garder d'aguerrir les sujets et les acheminer à une vie si agréable, ni chercher la guerre en une sorte quelconque, sinon en repoussant la violence en extrême nécessité : car ceux-là qui prennent les moindres occasions pour faire la guerre ressemblent aux mouches, qui ne se peuvent tenir sur un miroir bien poly, et ne s'attachent, sinon aux lieux raboteux; et ceux qui cherchent la guerre pour s'y agrandir de la ruine des autres seront en perpétuel tourment, tirant une vie misérable, car la cupidité n'a point de bornes, quoy qu'en apparence on promet se contenter quand on aura conqesté un royaume, tout ainsi que l'esclave ne demande qu'estre deslié; estant deslié, il désire liberté; afranchi qu'il est, il demande le droict de bourgeoisie, de bourgeois il veut qu'on le face magistrat. Quand il est au plus haut lieu des magistrats, il veut estre roy, étant roi il veut estre seul monarque; enfin il veut estre Dieu.

## BRANTOME.

---

### MORT DE GASTON DE FOIX.

La bataille gagnée par luy, là où il combattit très-vaillamment, et estant tout couvert de sang et de cervelle d'un de ses gens d'armes tué près de luy d'une canonnade, M. de Bayard, le voyant ainsi couvert de sang, vint à luy et luy demanda : « Monsieur, estes-vous blessé? — Non, dict-il, mais j'en ai blessé bien d'autres. » C'estoit bien la parole d'un homme courageux et bien aise d'avoir fait son coup comme les autres. « Or, Dieu soit loué, Monsieur, dict M. de Bayard, vous avez gagné la bataille et demeurez aujourd'huy le plus honoré prince du monde; mais ne tirez plus avant, et rassemblez vostre gendarmerie en ce lieu; qu'on ne mette pas encore au pillage surtout, car il n'est pas temps. Le capitaine Louys d'Ars et moy allons après ces fuyants; et pour homme vivant, Monsieur, ne départez point d'icy que le dict capitaine Louys d'Ars et moy ne vous venions quérir et vous mandions. »

Bon conseil, certes, de se rallier ainsi avec ses gens et faire là un gros contre les autres, s'ils se fussent radvisés et ralliés pour faire une nouvelle charge, qui eust osté la victoire à luy qui l'avoit déjà entre les mains, comme cela est veu souvent, tesmoing la bataille de Dreux.

M. de Nemours promit ainsi qu'il l'en avoit prié : mais, le malheur pour luy, il n'en tient rien, car voyant que deux enseignes de gens de pied espagnols se tiroient sains et sauves tout le long d'un grand canal, lesquels avoient deffaict quelques gascons, et M. de Nemours demandant à un maraut d'aventurier qui s'enfuyoit quels gens c'estoit : « Ah ! Monsieur, ce sont les espagnols qui nous

ont deffaicts ! » Le pauvre prince dépité de cela, commença à dire : « Qui m'aimera si me suive, je ne sçaurois souffrir cela. » Et sans regarder derrière soy qui le suivoit, donne, suivi pourtant d'une vingtaine d'honnestes hommes et charge dans un lieu si désavantageux que bonnement ne s'y pouvoit remuer; car la chaussée estoit estroicte du costé du canal, où l'on ne pouvoit descendre, et de l'austre costé il y avoit un merveilleux fossé ou l'on ne pouvoit passer : si les espagnols ayant rechargé leurs harquebus et les picques baissées, eurent bientost raison des nostres et de M. de Nemours, qui combattant vaillamment eut les jarrets de son cheval coupés, tomba par terre où il fut blessé de tant de coups, que depuis le menton jusques au front en avoit quatorze, et puis laissé mort.

M. de Bayard, tournant de la chasse, sceut sa mort, qui en cuida<sup>1</sup> desespérer, par un bruiet sourd parmy le camp, qui demeura si estonné que, si l'ennemy se fust rallié tant soit peu de deux cents hommes d'armes et quelques gens de pied, nostre armée victorieuse estoit deffaicte.

Que c'est que la perte d'un grand chef, et combien elle porte quelquesfois de dommage à sa troupe, qui, ayant mis toute son espérance en luy, perd cueur luy perdu; ny plus ny moins qu'un furieux taureau et superbe, seul honneur et support d'un grand troupeau de ses autres compagnons, après qu'il se voit abattu par un courageux et puissant lion, et estendu mort par terre, tous les autres meurent de peur et demeurent estonnés, sans se pouvoir résoudre à faire un choix qui prenne la place du mort, et rende combat si le lion le vient assaillir.

Mais en ce poinct dernier, la comparaison faillit sur nos François, ayant perdu un si brave chef, et voyant la conséquence trop grande pour eux, s'ils n'en eslisoient un en sa place.

1. Fensa.

## JEAN CALVIN.

### QU'IL FAUT TENDRE A LA PERFECTION.

Il me faut ici adresser ma parole à ceux, lesquels n'ayant rien de Christ sinon le titre, veulent néanmoins être tenus pour chrétiens. Mais quelle hardiesse est-ce à eux, de se glorifier de son sacré nom, vu que nul n'a accointance à lui, sinon celui qui l'a droitement connu par la parole de l'Évangile ! Or Saint-Paul nie qu'un homme en ait reçu droite connaissance, sinon qu'il ait appris de dépouiller le vieil homme qui se corrompt en désirs désordonnés, pour être vêtu de Christ. Il appert donc que c'est à fausses enseignes que telle manière de gens prétendent la connaissance du Christ : Et lui font en cela grande injure, quelque beau babil qu'il y ait en la langue. Car ce n'est pas une doctrine de langue que l'Évangile, mais de vie : et ne se doit pas seulement comprendre d'entendement et mémoire, comme les autres disciplines, mais doit posséder entièrement l'âme, et avoir son siège et réceptacle au profond du cœur : autrement il n'est pas bien reçu. Pour quoi ou qu'ils s'abstiennent de se vanter avec l'opprobre de Dieu, d'être ce qu'ils ne sont pas : ou qu'ils se montrent disciples de Christ. Nous avons bien donné le premier lieu à la doctrine, en matière de religion, d'autant qu'icelle est le commencement de notre salut, mais il faut aussi que pour nous être utile et fructueuse, elle entre du tout au dedans du cœur, et montre sa vertu en notre vie : voir même qu'elle nous transforme en sa nature. Si les Philosophes ont bonne cause de se courroucer contre ceux lesquels font profession de leur art, qu'ils appellent Maitresse de vie, et cependant le convertissent en un babil sophistique : Combien avons-nous meilleure raison de détester ces babillars, lesquels se contentent d'avoir l'Évangile au bec, le mé-

prisant en toute leur vie ? Vu que l'efficace d'icelui devoit pénétrer au profond du cœur, être enracinée en l'âme cent mille fois plus que toutes les exhortations philosophiques, lesquelles n'ont pas grande vigueur au prix.

Je ne requier pas que les mœurs de l'homme chrétien ne soient que pur et parfait Évangile ; Combien que cela soit à désirer, et se faut efforcer de le faire : toute fois je ne requier point tant étroitement et avec si grande rigueur une perfection Évangélique que je ne veuille reconnoître pour chrétiens, sinon celui qui aura atteint à icelle. Car par ce moyen tous hommes du monde seroient exclus de l'Église : vu qu'on n'en trouvera pas un qui n'en soit encore bien loin, jaçoit<sup>1</sup> qu'il ait bien profité, et la plupart n'est encore guères avancés : et toutefois pour cela ne les faut point rejeter. Quoi donc ? certes il nous faut avoir ce but devant nos yeux, auquel toutes nos actions soient compassées : C'est de tendre à la perfection que Dieu nous commande. Il nous faut, dis-je, efforcer et aspirer de venir là. Car ce n'est pas chose licite que nous partissions<sup>2</sup> avec Dieu, en en recevant une partie de ce qui nous est commandé en sa parole, et laissant l'autre derrière à notre fantaisie. Car il nous recommande toujours en premier lieu, intégrité : par lequel mot il signifie une pure simplicité de cœur, laquelle soit vide et nette de toute feintise et laquelle soit contraire à double cœur. Comme s'il étoit dit que le chef de bien vivre est spirituel, quand l'affection intérieure de l'âme s'adonne à Dieu sans feintise, pour cheminer en justice et sainteté. Mais pour ce que cependant que nous conversons en cette prison terrienne, nul de nous n'est si fort et bien disposé, qu'il se hâte en cette course d'une telle agilité qu'il doit : même la plupart est tant faible et débile qu'elle vacille et cloche, tellement qu'elle ne se peut beaucoup avancer : allons un chacun selon son petit pouvoir, et ne laissons point de poursuivre le chemin qu'avons commencé. Nul ne cheminera si pourvement<sup>3</sup>, qu'il ne s'avance chacun jour quelque peu pour gagner pays. Ne cessons donc point de tendre là, que nous profitons assiduellement en la voye du Seigneur ; et ne perdons point courage, pourtant si nous ne profitons qu'un petit. Car combien que la chose

1. Quoique. — 2. Partagions. — 3. Pauvrement.

ne réponde point à notre souhait, si n'est-ce pas tout perdu, quand le jour d'hui<sup>1</sup> surmonte celui d'hier. Seulement regardons d'une pure et droite simplicité notre but, et nous efforçons de parvenir à notre fin : Ne nous trompons point d'une vaine flatterie en pardonnant à nos vices : mais nous efforçant sans cesse, de faire que nous devenions de jour en jour meilleurs que nous sommes, jusques à ce que nous soyons parvenus à la souveraine bonté : laquelle nous avons à chercher et suivre tout le temps de notre vie pour l'apprehender, lors qu'étant dépouillés de l'infirmité de notre chair, nous serons faits participants pleinement d'icelle, à savoir quand Dieu nous recevra à sa compagnie.

1. Le jour d'aujourd'hui.

## PIERRE CHARRON.

---

### LA HAINE.

Haine est une étrange passion qui nous trouble étrangement et sans raison, et qui a-t-il au monde qui nous tourmente plus que cela ? Par cette passion nous mettons en la puissance de ce que nous haïssons, de nous affliger et vexer ; la vue nous en émeut les sens, la souvenance nous en agite l'esprit, et veillans et dormans. Nous nous le représentons avec un dépit et un grincement de dents, qui nous met hors de nous, et nous déchire le cœur, et par ce moyen recevons en nous-mêmes la peine du mal que nous voulons à autrui : celui qui hait est patient, le haï est agent, au rebours du son des mots ; le haineur est en tourment, le haï est à son aise. Mais que haïssons-nous ? Les hommes, les affaires ? Certes nous ne haïssons rien de ce que nous devons ; car s'il y a quelque chose à haïr en ce monde, c'est la haine même, et semblables passions contraires à ce qui doit commander en nous ; il n'y a au monde que cela de mal pour nous.

---